

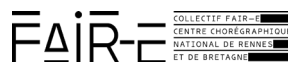
PREAC DANSE BRETAGNE

Un usage du monde. Formation *Défaire les usages*

Mardi 3 mai 2022, 9h → 17h30 – CCNRB / Le Garage



© Richard Louvet



Cycle Un usage du monde

Le 17 février dernier, en écho à la tribune du collectif FAIR-E *Un usage du monde. Pour une université populaire des savoirs et des faire, de l'être à l'être* publiée en décembre 2019, le comité de pilotage du PREAC Danse Bretagne a proposé une journée de réflexion sur les enjeux, les pratiques et les envies autour des projets d'éducation artistique et culturelle en danse. La richesse des échanges de cette journée ponctuée par le travail de facilitation graphique a incité le comité de pilotage à poursuivre les échanges et les réflexions. Ainsi, en 2022 s'ouvre un cycle de formation intitulé *Un usage du monde* qui a pour objectif de nourrir les réflexions entre les différents acteurs et actrices des projets artistiques au sein de l'école. Pour mieux construire ensemble, ce cycle de formation débute par une invitation à une déconstruction joyeuse proposée par le chorégraphe Sofian Jouini.

Déroulé

9h	Accueil
9h15	Présentation de la journée
9h30	Atelier de pratique
12h30	Déjeuner
14h00	Atelier de pratique
17h00	Retours sur la formation
17h30	Fin de journée

→ Cette formation est réservée au personnel de l'Education nationale, aux artistes et aux professionnel-le-s de la culture.

Formation Défaire les usages

Être au seuil de soi-même, être au seuil d'un espace, être au seuil d'un mouvement, au seuil d'une parole. Avant que la chose n'advienne et réduise le champ des possibles, rester là, toutes écoutes ouvertes, les sens en alerte. Et laisser faire le physiologique, laisser faire les sensations.

Cette journée commencera par une pratique corporelle, par un ensemble d'exercices et de jeux qui ont pour objectif de flouter la frontière entre l'intérieur et l'extérieur : entraîner des changements d'états de conscience pour changer de corporalité et de perceptions corporelles (respirations de feu, méditations actives, épuisement, répétition), décomposition anatomique de la posture et recombinaison d'une fiction anatomique en transformation.

Jouer sur les sens, travailler sans la vue, focus sur le toucher, travailler à l'ouïe, réinvestir le sensoriel pour limiter l'intellect et laisser plus de place au corps. Travail sur le parfum, sur les textures, sur le goût, laisser le corps réagir sans commentaire. Le corps est ici sujet, le corps objet est resté sur le parking.

Le repas lui aussi sera l'occasion d'un déplacement, nous partagerons un plat unique par groupe de 6 personnes et mangerons sans couverts et sans mobilier.

Nous consacrerons l'après-midi à une séance de création personnelle. Nous partirons de nos postures les plus sédimentées pour défaire celles-ci et reconstruire une auto-fiction à partir des éléments en présence.

Nous aborderons à tour de rôle les notions de l'interprétation, de la composition, de l'oeil extérieur et du regard du spectateur. Une séance immersive se concluant par une performance devant un public.

Sofian Jouini

Sofian Jouini

Né en 1985 de mère française et de père tunisien, Sofian Jouini passe ses premières années à Tunis avant de ré-immigrer avec ses parents. Le couple s'installe entre Nantes et Paris.

Sofian est passionné par ses animaux, par la mer et les auteurs sud-américains, Garcia Marquez, Alvaro Mutis. Francisco Coloane. Il pratique tour à tour, le tennis, le judo, le rink-hockey, le volleyball, la plongée sous-marine et bien sûr un peu de foot. A quinze ans, il découvre la danse en marchant sur les traces de son grand-frère, et c'est le Breakdance qui va occuper la place la plus importante de sa vie pour les années à venir.

Il est formé par Yasmin Rahmani à l'école de danse HB2 puis par Aziz Tahar au sein de l'association C'West. Cette formation consiste en une transmission rigoureuse de la technique alliée à de très nombreux voyages aux Etats-Unis pour se former auprès des pionniers new-yorkais et californiens.

Ainsi s'écoule une belle douzaine d'années, pendant lesquelles Sofian façonne son style au grès des influences et des rencontres, très vite il se détourne des compétitions.

De ses 19 à ses 30 ans, il crée des pièces avec ses amis du collectif KLP, allant peu à peu d'une écriture chorégraphique collective à une direction artistique assumée en solo, la bande de copains crée ensemble une dizaine de pièces et shows avant de naturellement tracer des chemins personnels différents.

A 26 ans, il ressent le besoin de redéfinir sa pratique corporelle, de sortir des cadres culturels dans lesquels il évoluait jusque-là et de se retrouver. Il intègre alors à son quotidien la pratique du jiu jitsu brésilien et du mimétisme animal tantôt inspiré de l'observation même de la nature, tantôt des arts martiaux. Depuis 2014, il nourrit une obsession pour l'effet de l'environnement sur le corps et la psyché, la porosité de l'esprit et son reflux sur le corps, il travaille avec une classe de l'école nationale d'architecture avant de s'allier avec une amie architecte et oeuvrer pour une réhabilitation du corps et du sensible dans l'élaboration de la ville et des lieux de vie. Il reprend l'écriture, abandonnée à ses 21 ans au même titre que ses études de littérature hispanique.

Il s'ouvre aussi à d'autres pratiques au grès des rencontres et des affinités, la musique soufi, qawwali, la mémoire cellulaire, la méditation, la transe. Il découvre le théâtre physique de Grotowski à l'été 2018, cette forme de pratique du corps et de l'esprit lui permet de baliser son expérience et de mettre en place des protocoles de recherche et de travail intimes, pertinents et efficaces.

Sa pratique est le récipier de son expérience et parcours de vie, on y retrouve ainsi l'écriture, la bi-multi culturalité, le travail au sol, la théâtralité et le travail de formes, ainsi que la mobilité humaine mais aussi animale(s) et une certaine sacralité laïque. Pour lui, le processus de recherche et le partage de celui-ci ne doivent pas être éclipsés par l'objet artistique final, il conçoit la pratique corporelle comme un lieu de croisement des différentes sciences et arts, par l'imaginaire et le sensible.

En 2019, il crée « NATURES », l'aboutissement de 3 ans de recherche sur la sédentarisation et notre relation sociétale et intime à la nature, un solo à mi-chemin entre la danse et le théâtre physique dans lequel il interroge notre rapport au corps et à l'environnement construit et naturel.

Dans la suite de ce travail, il initie une recherche sur la mémoire du corps et la transmission intergénérationnelle et inter-genre. Que reste-t-il en nous des mémoires de nos ancêtres ? Que reste-t-il en nous de la mémoire de nos ancêtres de l'autre sexe ? C'est le chemin de « JEDEYA » une pièce qu'il a prévu de sortir à l'hiver 2022 et qui pour l'instant l'emmène de chez sa grand-mère en Tunisie à un EHPAD du Finistère où il recueille des témoignages sur les modes de vie du début du siècle. Il partage aussi sa recherche et son protocole avec une classe de 6ème du collège Carnot à Dijon.

Sofian Jouini est accompagné par le Collectif FAIR-E / CCN de Rennes et de Bretagnes ainsi que par le Dancing - CDCN Dijon Bourgogne et le 783 de la compagnie 29/27.

Le spectacle JEDEYA sera présente le mercredi 15 juin, à 20h au CCNRB / St Melaine.

→ **Réservation** : ccnrb.org/billetterie

Ressources

→ Cycle **Un usage du monde**

A relire

[La tribune Usage du monde](#)

[La revue de presse des articles collectés autour d'Un usage du monde](#)

A écouter

les podcasts de Radio Plouf projet artistique hybride mené par le collectif FAIR-E

[édition #1 en mars 2021](#)

[édition #2 en juin 2021](#)

A découvrir

[Les restitutions graphiques de la journée de réflexion du 17 février 2021](#) proposée par le PREAC Danse Bretagne.

→ Formation **Défaire les usages**

A parcourir

Le site de la [cie 37ème chambre](#) fondée par Sofian Jouini

A lire

A la fin de ce programme, les textes de Sofian Jouini, connexes à sa recherche chorégraphique.

Inscriptions / informations

→ pour le personnel de l'Education nationale missionné, auprès de la DAAC - Rectorat de Rennes.

→ pour les artistes et professionnel-le-s de la culture, auprès de Clémence Journaud.

Repas inclus (formule végétarienne)

Accès

CCNRB / Le Garage

Quartier Beauregard

8, rue A. et Y. Meynier 35000 Rennes

 Bus : Arrêt Meynier – Ligne 12, Arrêt Bois Labbé – Ligne C4

 Métro : Arrêt Villejean Université ou Kennedy

 Parking

Contacts

Clémence Journaud, responsable action culturelle et formation
FAIR-E / CCN de Rennes et de Bretagne

T. 02 99 63 72 90 – 07 69 63 62 93

preac.danse@ccnr.org

www.preac-danse.ccnrb.org

Notes

Corpus de textes Sofian Jouini

NATURES

De l'architecture au corps, et à la société occidentale globale.

Mon point de départ est le constat anxigène de l'impact du monde physique construit sur le monde intérieur, sur la conscience, et le reflux de celle-ci sur le corps. Et surtout, la passivité avec laquelle, en tant que société nous laissons agir ces forces structurantes sur nos existences individuelles et communes. Tout se fait comme si nous ignorions le poids des idées sur le corps et la porosité entre le corps et l'esprit, de là une dichotomie insoutenable de l'individu, un malaise qui me semble global, d'un individu qui s'entête à continuer de construire le décor même de sa perte.

L'architecture et l'urbanisme en ligne de mire donc, car la matérialisation de concept dans l'organisation des villes, dans les édifices et autres bâtiments d'activité et d'habitation conditionne nos mouvements, nos postures, nos interactions et conditionnent donc notre réflexion, notre sensorialité, notre rapport au réel.

Et puis le temps passe, la vie aussi, les expériences se multiplient, pour en venir à l'idée qu'en fait, ce qui se joue dans l'architecture, l'urbanisme et le design se joue en fait partout, dans tous les corps de métier, qu'ils soient constructeurs ou simplement prestataires de services. C'est le drame de cerveaux offshore, des cerveaux déterritorialisés, des bulbes cérébraux posés sur des corps inactifs à longueur de journées, déconnectés des sensations et perceptions corporelles.

C'est le drame de cerveaux qui ne savent plus s'adresser à leur corps par l'intime, mais passent plutôt par l'injonction de standards intégrés dans l'éducation, le marketing, la médecine. Une espèce de sous-traitance du rapport au corps laissée tantôt en pleine conscience aux professionnels du corps, ou tantôt de manière inconsciente au marketing, à l'image et à la représentation.

Ne s'adresser qu'à la fonction architecte ou urbaniste n'est plus pertinent pour moi, à ce stade, je m'adresse à tout individu faisant partie de la société dans laquelle je vis, à laquelle je participe, de laquelle j'essaie de faire autre chose.

Ce qui sépare l'individu de son émotion, de sa perception du réel, ce n'est pas l'architecture ou quoique est-ce, mais c'est bien le récit que l'individu se fait de lui-même, de ce qu'il intègre en conscience et de ce qu'il décide activement ou non de laisser glisser aux oubliettes. De à quel point est-il à l'écoute de sa Nature, ou de la Nature en lui plus simplement.

« NATURES » c'est donc ça, une réflexion partie de l'acoustique surréaliste des ruines Maya de Tikal, passée par l'alignement parfait de la Défense, de l'arc de triomphe, des champs Elysées, de la concorde et du Louvre comme une expérience physique de ma francitude, baignée ensuite dans la névrose Tunisoise d'une société postcoloniale aux rouages colonialistes intégrés, engrammés dans chaque individu. Pour réaliser que le support matériel de notre existence, les maisons, les bureaux chaises et tables ne sont que les symptômes de notre rapport à l'existence, que l'architecture, l'industrialisation de l'homme, de la Nature sont le fruit de ce que nous décidons comme réel ou non, de ce que nous acceptons de voir et de ce que nous nous obstinons à ignorer.

Pour moi ce sera donc le corps, sa potentialité, ses besoins, sa structure et sa malléabilité, comme une interface entre l'extérieur et l'intérieur, une interface poreuse qui plus est, pas de séparation, plus de séparation, fini la culture et la nature, tout est Nature, tout est Nature.

DES BULLES

Des bulles d'air remontent de l'abysse le long d'une ligne plombée.

Quelque chose est descendu tout au fond qui a fait remonté des bulles d'air comprimé, elles sont la trace de quelque chose qui est descendu et qui ne remontera peut-être jamais. Elles vont re-gouter la lumière du soleil, la chaleur de l'eau, rejoindre le vent. Toutes ces petites choses que ce quelque chose a laissé derrière lui en plongeant. Remonter, refluer dans ce qui est connu, imaginé, visualisé. Que recèle chacune de ces billes d'air ? De quelles couches sédimentaires se sont-elles libérées ? Quelle partie de toi est-ce que chacune d'elle contient ?

La généalogie se reflète à la surface de la peau comme à la surface d'un miroir, un baobab, des racines comme des branches et des branches comme des racines, l'infini de ce qui a amené jusqu'ici se déploie au dehors comme au dedans. Le corps, une porte, un trou noir, le terrier du lapin blanc d'Alice, l'ivresse de l'azote, la douceur du liquide amniotique et la poigne d'Archimède. Un lieu de passage, un couloir dans lequel s'écourent les souvenirs, les mémoires, le temps. Il est le lien entre passé, présent, futur.

Ces bulles contiennent ce qui m'a amené là, sur terre, dans cette famille, dans ce corps, dans ces émotions et préoccupations. Des corps, des fantômes, des réflexes, des battements de cœur et de paupières, des muscles qui tressautent, des tendons qui claquent et se tendent, des tibias qui dansent avant d'aller briser une mâchoire qui tombe, se relève et à son tour claque une samba fiévreuse.

C'est l'infra-corps, celui des souvenirs qui nous font, sans nous appartenir, une mémoire collective des corps issus d'une même cellule. La cellule ancêtre, la matriarche cellulaire, la méduse du mésozoïque, le reptile du reptile, celle qui naît de l'acidité des océans, le début qui a succédé à la dernière fin.

Quelque chose est mort à la fin, puis quelque chose a commencé. Elle a commencé par pourrir sûrement, sûrement au contact d'un souvenir qui passait par là et puis elle a commencé le début, elle a partagé, elle a multiplié, divisé, grandi et transmis ce souvenir souche.

SEDENTAIRES SEDIMENTS

Sédentarisation, sédimentation, sédentaires sédiments, c'est dantesque et dément, ces couches de l'être comme les cernes d'un arbre. Cerné, fatigué de sédentarité, c'est le comble de l'immobilité, de transcender le repos et le retourner comme une chaussette et Pouf! Passage secret vers la mort, par manque de mouvement. On savait que la mort entraînait l'immobilité, maintenant on sait aussi que l'inverse est valable... 1...2...3 Soleil !! Forever ! Mort ! Figé ! Freezé ! Sédimenté ! Pétrifié !!

LA MORT DU TEMPS

Certains disent avoir vu venir la fin il y a de cela un siècle, quand le temps a commencé à se vider de sa substance, lorsqu'il a commencé à perdre sa linéarité. Comme un fruit pourrit de l'intérieur et garde sa forme avant de se ratatiner, le temps lui s'était vidé des évènements qui le jalonnent, des petits marqueurs qui font son cycle pour ne garder un instant que les croyances qui le structurent avant que celles-ci ne s'effondrent à leur tour. Cette déliquescence avait laissé place à un néant vaporeux, l'espace était devenu instable, les distances et les textures en perpétuelle distorsion si bien que la matière elle aussi avait cessé de se maintenir. Plus de formes donc, ni de fond, ce qui avait été là était désormais aussi ailleurs, les pôles s'étaient mis à danser et le chaos a gagné le monde. Dans cette soupe dimensionnelle, les atomes qui constituaient le réel avaient abandonné leurs postes, plus d'assignation à tel ou tel objet, l'énergie était devenu malléable, réassignable, fluctuante. Cela dura, sans que rien ne puisse dire combien de temps, le vide était devenu la matière et celle-ci s'était libérée d'elle-même. La chaire des humains avait rejoint. cette nébuleuse cosmique contenue par l'atmosphère, les âmes s'étaient affranchies des cellules. Elles erraient, certaines extatiques, d'autres moribondes, toutes privées d'une éventuelle fin, plus de temps. Pas de salut dans l'après donc, pas d'incarnation, encore moins de ré-incarnation, une seule et unique valse tout aussi collective que solitaire mena la vie nul ne sait où.

IL Y A DES PLANETES EDITH

Il y a des planètes, des étoiles et des lunes dans mon estomac mes reins et mes orteils, ma vie coule dans mes veines comme je coule, au fond de la mer, doucement, sereinement je plonge.

Des wagons de globules rouges charient mes souvenirs et mon oxygène, le diazote et les globules blancs sont accoudés au fond du ventricule, ils discutent politique articulaire, cartographie charnelle et solidarité cellulaire.

Je coule, je descend, encore je coule j'écoule le temps, mon temps, le sang, l'eau de la rivière pour arriver à la mer... Immersion

Les poils, la chair, le derme, mes dents, une belle grappe d'amoureux qui dans une danse m'amènent à la réalité, celle de mon corps, du corps, de la chair qui fait corps en moi, alors je descends en corps, je coule et j'écoule les souvenirs et les sensations qui coulent dans mes veines, vibrent dans mes os, fusent dans mes nerfs jusqu'à la méduse géante qui contrôle tout.... Ahhhhh

Qui croit, qui croit tout contrôler. Mais elle flotte elle, dans son bocal, à l'abri de la lumière, dans l'obscurité, elle ne perçoit que par quelques trous elle, et nous, nous allons partout, nous flottons après avoir coulé, toi le globule et moi le poil, nous les dents et vous autres les intestins nous sommes il au pluriel et je suis je, je suis les vies qui se jouent dedans, dessus, en dessous de moi.

Des jungles et des steppes arides laissent place aux collines verdoyante du creux de mon aisselle pour me guider vers les monts enneigés où s'opère ma division cellulaire, je descends, je défais ce qui est fait, je décompose pour recomposer dans la mer, la mer qui est là, en moi, qui contient à la fois tout et rien, qui embrasse tout ce qui vit et contient tout ce qui meurt.

KAPITALISM vs COVID-19

Il arrive il fait la roue
Il a pas de cerveau
Il arrive il fait la roue Il défonce tout

T'as un cerveau t'as des bras par milliers, des cœurs, des poumons lui il fait la roue
Il fait la roue
Il sait pas où il va
Il sait pas tout court il fait la roue
Il fait la roue il défonce tout ce qu'avec tes yeux, ta tête, ta bouche, ta langue, ta viande tu
essais en vain de toucher

Il fait la roue jusqu'à ton cerveau
Te fait court-circuiter
Remonte les artères
gliiiiiiiiide et corrompt la machine à la jugulaire
Y'a plus d'oseil qu'est-ce que tu vas faire ?

Légions de bras, d'os de bras, de jambes ont essayé, lutté contre
Lui il fait la roue frère !

Il fait la roue dans l'avion
Il fait la roue dans le bateau
Il fait la roue dans le disco
Rien à foutre il fait la roue

Envois le beat il descend dans l'estomac en coupole
Il pense pas lui il fait la roue
P'têtre qu'il va taper un freeze en sous-sol
Personne ne sait il fait la roue il fait la fête il a pas de cerveau il fait la roue.

La Nature, même pas elle t'envoie quelqu'un avec un cerveau pour te calmer et déjà t'es en
panique, pourtant elle t'a fait, alors reste tranquille.

**Comment on fait pour sortir du spectacle, rentrer chez soi, retrouver le sens de
l'imaginaire, de comment il guide la vie, la vrai ? Pas celle du spectacle, ni celle du pas
spectacle mais plutôt celle de l'intangible et du sensible qui mène l'existence.**

A rationaliser on perd le vrai, à trop séparer les mondes, on perd le sens du TOUT, à trop
rêver on reste perchés, et à ne rien changer on laisse les bâtards mener la danse, on laisse
les cyniques et les robots se glisser dans ce qu'on ne veut pas voir, penser, agir et puis on
répète ce qui a déjà été, on creuse des sillons dans lesquels on a été calés, du trou du cul
jusqu'à la bouche en passant par le cœur et les poumons.

Comment on désamorce une grenade ? On la détruit ? On l'explose ? On lui fait ce
qu'elle était censée nous faire avant qu'elle le fasse ? C'est l'arroseur arrosé ? Ou bien on
l'amadoue, on la caresse, et on lui coupe un petit fil, on lui défait une mini soudure, on la
baise sur un détail dont elle ne se rendra sûrement compte que trop tard, lorsqu'elle sera
devenu vestige sans danger, un artefact dans un musée visité par des badauds gobeurs de
mouches et gloutons de couleuvres, glissant docilement sur des hoverboards. Du home
sweet home mérité, au bureau, de la piscine au marché de Noël, du musée au centre
commercial, en passant par l'école, le théâtre, le cinéma, la bibliothèque...

Une bonne grenade, ça tient dans la main, c'est ergonomique, c'est assez lourd pour être
jeté et assez léger pour aller loin, ça se dégoupille et puis après ça vole, et puis ça explose.
Entre le lancer et l'explosion, ça ne demande son chemin à personne, ça se fout des
dommages collatéraux, ça défouraille, ça déboite, ça fait un maximum de dégâts parce
que après ça y'a plus rien de toute façon, c'est le néant puis le paradis des grenades. Là-
haut elles se retrouvent entre elles, dans des arbres, des grenadiers, et puis en septembre
elles font des graines rouges sucrées et juteuses, elles mûrissent avant de tomber et
de pourrir pour redevenir arbre. Sur terre leur vie va d'un point 1 à un point 0, puis elles
rejoignent le cycle éternel des grenades.

Ce qui est subversif et violent devient fade et intéressant, ou encore intelligible et pas
inintéressant, matière à produire de la pensée, qui s'échange ensuite dans un échange
intellectuel bienveillant, constructif, une soupe de plus en plus diluée dans laquelle
chacun met son navet, sa carotte, son poireau, pour pouvoir dire qu'il y a quelque chose de
lui là-dedans, que lui aussi est subversif et dangereux, truc de fou, ptits fanfarons... Puis
retour aux espaces ouverts, au ashtanga yoga, et à la pleine conscience, passés du côté
fasho, ni vus ni connus.

« le poisson ne grandit pas en eaux claires, il a besoin des eaux troubles riches en algues et en goémons pour se cacher, se nourrir, croître et se reproduire ». L'absence de conflit, l'excès de pureté, le cloisonnement hermétique du rationnel, de l'imaginaire, des champs de connaissances, ne nous mèneront qu'au navet, au dictat du navet, à la béatitude du poireaux et au plaisir de la carotte... Comme des naz. Un épilogue bidon d'une course folle qui se raconte épopée héroïque, un genre de récit en poupée russe qui en son cœur cache une crotte de nez.